Du à M. Waldeck-Rousseau pour lequel, il a dit, « nous sommes pénétrés d'un vif sentiment de reconnaissance pour tous les services qu'il a rendus à la cause de la coopération de production. »

A ce toast, M. Waldeck-Rousseau a répondu quelques mots :

« J'ai toujours pensé, a-t-il déclaré, que l'œuvre des gouvernements, comme celle des individus, était d'unir les hommes par l'association, au lieu de les affaiblir en les divisant. »

A sept heures du soir, cette fête ouvrière prenait fin. Et en se retirant avec Mme Waldeck-Rousseau, le président du Conseil était salué par des applaudissements unanimes et les cris répétés de : « Vive la République ! »

LES PLAQUES DE BICYCLETTES

Paris, 20 juin. — Le ministre des finances vient de faire adresser aux maires et aux percepteurs des instructions en vue de la mise à exécution des nouvelles dispositions relatives au remplacement gratuit des plaques de vélocipède perdues ou soustraites.

Les vélocipédistes, dont la plaque de contrôle a été perdue ou soustraite, peuvent en obtenir une nouvelle à titre gratuit, en faisant à la mairie, dans les conditions prescrites par le décret du 11 mai dernier, une déclaration de perte ou de soustraction, et en remettant cette déclaration au percepteur de la circonscription.

Cette déclaration, qui est rédigée sur papier timbré à 0 fr. 60, aux frais du contribuable, doit, en principe, être faite à la mairie dans un délai de deux jours, à compter de la date à laquelle l'intéressé a constaté la perte ou la soustraction.

Toutefois, jusqu'au 1er juillet prochain, par mesure exceptionnelle et transitoire, les déclarations seront admises par les percepteurs, même si elles ont été faites plus de deux jours après la constatation de la perte ou de la soustraction.

Faits Divers

HORS RÉGION

UN SCANDALE CLÉRICAL

dans un hôpital

Le journal *La Lutte Sociale*, de Nice, publie ce qui suit :

Nice, 24 juin. — Rue Victor, se trouve un Hôpital administré par la Confrérie les Pénitents Blancs.

Hâtons-nous de déclarer que le service y est fait consciencieusement et que les malades y sont très bien soignés. Administrateurs, religieuses, docteurs et infirmiers sont en général irréprochables sous ce rapport.

Mercredi dernier, fête d'un nommé Antoine, décédé depuis des siècles, le conseil d'administration se réunit et, sur la demande de la supérieure, décida le renvoi d'un infirmier.

Quand on lui fit montrer le renvoi à ce brave et dévoué travailleur, dont le service avait satisfait tout le monde, malades, docteurs et religieuses, il se récria, protesta.

Rien n'y fit.

La décision était irrévocable

Il y eut alors une contestation sur la liquidation de comptes.

On lésinait avec cet infortuné travailleur.

Comme on lui présenta une pièce de comptabilité à signer, il la mit dans sa poche déclarant ne la rendre que contre la somme qui lui revenait.

Les religieuses, supérieure en tête, sautèrent à la gorge de l'infirmier et de force lui enlevèrent le document.

Il y avait donc de vieilles et récentes haines de la part des religieuses envers l'infirmier.

Celui-ci avait un air déconcertant.

Il arrivait toujours au moment psychologique.

Il y a un an, le docteur de service lui ordonna de surveiller la sœur Zacharie qu'on soupçonnait de s'être énamourée d'un charmant peintre.

Il la trouva dans la chambre 15, dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Quelques jours après, l'infirmier accompagnait la supérieure et la religieuse à Vintimille. De là il revint à l'hôpital. La supérieure accompagna seule la sœur Zacharie au couvent de Bordighera.

La sœur Zacharie avait 17 ans.

Aux premiers jours de mai, la supérieure commanda l'infirmier pour aller avertir le concierge qui devait se trouver dans la sacristie, afin de porter le bon de viande au boucher.

Dans la sacristie au lieu du concierge, il trouva... la sœur Lazarine dans les bras du très saint et très chaste Aumônier de l'Hôpital !

Deux ou trois jours après, l'infortuné infirmier alla prendre des vieilleuses dans le salon de la pharmacie !

Il se trouva de nouveau en présence de deux personnes de sexe différent.

C'était la supérieure et le Révérend Père Lombardi

A chaque surprise, la supérieure prenait le Christ qu'elle portait à sa ceinture, et le présentait à l'infirmier :

« Jurez sur ce Christ, disait-elle, que vous n'avez rien vu ! »

C'est pour ne pas avoir voulu prêter cet étrange serment que l'infirmier a été jeté à la rue.

Ce journal a pour principe, le respect le plus absolu de la femme.

Si nous révélons les faits précédents, ce n'est ni pour blâmer les religieuses et les dignes prêtres, qui ont obéi à une loi bien naturelle, ni pour jeter un scandale en pâture, à la curiosité, quelquefois malsaine, du public.

Nous faisons ces révélations pour abattre une série de préjugés, qui constituent autant d'attentats, autant de crimes, contre la nature et la dignité humaine.

Au nombre de ces préjugés est celui du célibat.

Le vœu de chasteté a toujours été, et demeure à la fois, un mensonge impudent et une source d'immoralités.

En général, il n'est pas observé.

Et, dans les cas rares où il l'est, dans les rares établissements de nonnes qui ne sont pas des bagnes, il entraîne un vice malsain pour le corps et abrutissant pour l'esprit.

Les raisons qui portent l'être humain vers l'état religieux sont d'ailleurs toutes immorales. C'est d'abord un sentiment de lâcheté qui le fait reculer devant la lutte des devoirs sociaux. C'est ensuite un égoïsme sordide, qui fait sacrifier l'humanité entière à son salut. C'est encore un appétit insatiable des jouissances : au couvent ou à l'autel, on aura sa part des biens de la terre, avec les biens célestes en plus !

La femme n'entre, d'autre part, au couvent qu'à la suite d'un dépit amoureux. Et quand elle y est, la nature est toujours plus forte que la foi.

A Breil, la supérieure de l'Ecole congréganiste est devenue folle, à la suite de passions érotiques non satisfaites !

Un dernier mot :

Nous avons donné le nom de deux religieuses. Nous avons la certitude de ne pas *leur nuire*. Ces *noms* ne leur appartiennent pas. D'un autre côté, elles ont la faculté de changer de nom, en passant d'un couvent à un autre. D'ailleurs, nos révélations seront un bien pour ces *infortunées*, victimes des préjugés bestiaux de la société, car elles attireront sur elles, la protection de tous les ecclésiastiques puissants. Et si elles peuvent en outre faire faire un pas à la suppression du célibat, nous aurons rendu un service de plus à l'humanité.

N. D. L. R. — En insérant l'article du journal *La Lutte sociale*, nous n'avons que le souci de combattre le préjugé religieux qui mène à de révoltantes immoralités. Mais il est bien entendu que si les faits signalés par notre confrère étaient l'objet d'une rectification, nous donnerions à celle-ci la même publicité.

INFAMIE CLÉRICALE

Bruxelles, 24 juin. — Un fait des plus scandaleux vient de se passer dans un hôpital civil d'un de nos plus populeux faubourgs de l'agglomération bruxelloise.

Depuis quelques semaines, une malade, la nommée Elisabeth M., était outrée à l'hôpital

A plusieurs reprises, le vicaire de la paroisse vint importuner la malade pour recevoir les derniers sacrements, refus formel de la part de la pauvre femme. Dimanche 17 juin, le vicaire se présenta à 6 h. 1/2 du matin, il apprit qu'une des malades était morte ; il se rendit à nouveau chez Elisabeth M..., pour l'engager à recevoir les derniers sacrements.

La malade lui répondit qu'il devait la laisser tranquille, qu'elle avait fait connaître sa décision déjà depuis plusieurs jours et que, du reste, elle n'avait pas besoin des sacrements ; vous devez, conclut-elle, me laisser la paix. Le vicaire répondit : « Vous prenez bien les médicaments du médecin, vous pouvez alors prendre les miens aussi ». Pour toute réponse, la malade lui tourna le dos.

Le vicaire, furieux, s'écria en partant : « Vous voyez votre amie qui est là il lui montra la pauvre voisine de lit, toute blanche et raide sur son lit ; eh bien sûrement *elle est morte sans Dieu, et comme elle, vous crèverez comme un chien.* »

Voilà un nouvel exemple de la douceur et de la charité évangéliques, pratiquées par Messieurs les frocards.

DANS LA RÉGION

L'ÉLECTION DE DOUAI

Résultats du scrutin

Nous donnons dans l'ordre où ils nous parviennent, les résultats du scrutin qui a eu lieu hier, dans la 2e circonscription de Douai, pour pourvoir au remplacement de M. Raoul des Rotours, député clérical, décédé.

On sait que deux candidats étaient en présence : M. Dumont, professeur à l'Ecole des Industries agricoles de Douai, qui se présentait comme radicalisant, et M. Cardon, conseiller d'arrondissement, soi-disant républicain ministériel.

AUBIGNY-AU-BAC. — Inscrits 316, votants 210, suffrages exprimés 204.
Cardon 190, Dumont 14.
VILLERS-AU-TERTRE. — Inscrits 135, votants 112.
Cardon 66, Dumont 43.
HAMEL. — Inscrits 145, votants 100.
Cardon 56, Dumont 42.
CANTIN. — Inscrits 295, votants 204.
Cardon 171, Dumont 29.
ORCHIES. — Inscrits 1126, votants 894, suffrages exprimés 864. Cardon 615, Dumont 231, bul ou blancs, 30.
MARCQ. — Inscrits 183, votants 123. Cardon 90, Dumont 32.
PECQUENCOURT. — Inscrits 377, votants 268. Cardon 107, Dumont 159.
BRUNEMONT. — Inscrits 130, votants 90. Cardon 60 ; Dumont 21 ; nuls 9.
ARLEUN. — Inscrits 347 ; votants 302. Cardon 178 ; Dumont 94 ; nuls 14.
MONCHECOURT. — Inscrits 357 ; votants 249. Cardon 113 ; Dumont 126.
ERGHIN. — Inscrits 182, votants 148. Cardon 98 ; Dumont 50.
SOMAIN. — Inscrits 1802, votants 1302, suffrages exprimés 1258. Cardon 125 ; Dumont 841 ; bulletins avec signes extérieurs 242.
VILLERS-CAMPEAU. — Inscrits 81, votants 77, suffrages exprimés 77. Cardon 24 ; Dumont 40.
ATH. — Ins rits 327, votants 252, suffrages exprimés 248. Cardon 109 ; Dumont 41.
PECHAIN. — Inscrits 415, votants 240. Cardon 210 ; Dumont 20.
BRUILLE. — Inscrits 324 ; votants 236. Cardon 56, Dumont 162.
BOUVRY. — Inscrits 583 ; votants 347 ; Suffrages exprimés 302. Cardon 139 ; Dumont 23.
151 bulletins avec signes extérieurs, 45 bulletins blancs.
VRED. — Inscrits 590 ; votants 343 ; suffrages exprimés 291. Cardon 84 ; Dumont 75.
WAHLAING. — Inscrits 192, votants, 151, suffrages exprimés 149, Cardon 14 ; Dumont 24.
COUTICHES. — Inscrits 612, votants 424, suffrages exprimés 365. Cardon 333, Dumont 32.
NOMAIN. — Inscrits 663, votants 465, suffrages exprimés 409. — Cardon 326, Dumont 83
LECLUSE. — Inscrits 526 ; votants 213 ; Suffrages exprimés 209.
Cardon 123 ; Dumont 42.
ERGHIN. — Inscrits 182 ; votants 148 ; Suffrages exprimés 138.
Cardon 98 ; Dumont 40.
FAUMONT. — Inscrits 489 ; votants 384 ; Suffrages exprimés 336.
Cardon 213 ; Dumont 123.
BUGNICOURT. — Inscrits 241 ; votants 186.
Cardon 128, Dumont 57.
FENAIN. — Inscrits 818 votants ; bulletins exprimés 592.
Cardon 44, Dumont 421.
22 bulletins blancs.
104 bulletins émargés extérieurement d'un X à M. Dumont et 2 à M. Cardon.
AUCHY. — Inscrits, 157, votants 158.
Cardon 150, Dumont 8.
LANDAS. — Cardon 152, Dumont 499.
SAMÉON. — Inscrits 425, votants 314, suffrages exprimés 294 dont 148 bulletins cotés ; Cardon 141, Dumont 1.
RIEULAY. — Inscrits 158, votants 135 ; suffrages exprimés 115 ; Cardon 7, Dumont 108.
TILLOY. — Inscrits 114, votants 80, suffrages exprimés 78 ; Cardon 30, Dumont 18.
WANDIGNIES. — Inscrits 309 ; votants 207 ; suffrages exprimés 196.
Cardon 61 ; Dumont 7.
Bulletins X... 16 pour Cardon, 43 Dumont.
ESTRÉES. — Inscrits 236 ; votants 174 ; suffrages exprimés 174.
Cardon 124 ; Dumont 50.
GOUZEAUCOURT. — Inscrits 253 ; votants 201 suffrages exprimés 2 1.
Cardon 166, Dumont 35.
BOUVIGNIES. — Inscrits 500, votants 358, Suffrages exprimés 331.
Cardon 148 ; Dumont 169.
ERRE. — Inscrits 511, votants 389, suffrages exprimés 322.
Cardon 48 ; Dumont 174.
MARCHIENNES-VILLE. — Inscrits : 985 votants, 712 ; suffrages exprimés, 622
Cardon, 72 ; Dumont, 377.
MARCHIENNES-CAMPAGNE. — Inscrits, 151, votants, 105 ; suffrages exprimés 88.
Cardon 20 ; Dumont 9.
HORNAING. — Inscrits, 415 ; Votants 299 ; suffrages exprimés, 285.
Cardon, 97 ; Dumont, 178.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Voici les résultats connus à dix heures du soir :

Inscrits, 16,791 ; votants, 11,838 ; suffrages exprimés, 10,895.
M. CARDON obtient 5,032 voix ;
M. DUMONT obtient 4,150 voix.

Il y a ballottage.

Mil. Raoul des Rotours avait été réélu, en mai 1898, par 9,468 voix, contre 6,814 au citoyen François, so lal ste.

Le chiffre des ins rits, en 1898, était de 16,911 et le nombre des votants de 13,282.

Une Fête Sociaiste

A ROUBAIX

Imposante manifestation. — La conférence. — Le Punch.

La section roubaisienne du Parti ouvrier français avait organisé hier une conférence publique et contradictoire, sous la présidence du citoyen Gustave Delory, maire de Lille, avec le concours des citoyens Emile Moreau, ancien député, Roussel, maire d'Ivry-sur-Seine ; Millet, maire de Romilly, et Holland, membre délégué du Conseil National.

A 11 h. 1/2, un cortège imposant s'organise à La Paix, boulevard de Belfort, pour se rendre à la gare, au-devant des orateurs.

En tête marchent la fanfare des trompettes La Renaissance ; puis viennent la fanfare La Paix, la Solidarité Ouvrière, dont les rouges étendards flottent au vent, et enfin la Libre-Pensée (Ni Dieu, ni Maître) avec sa bannière.

Derrière marchent les membres du Comité exécutif du Parti Ouvrier et les adhérents des différents groupes du P. O. F.

Le cortège comprenant de trois à quatre mille ouvriers, se déroule par la ville aux accents joyeux des cuivres, les fanfares exécutant avec brio, leurs plus entraînants pas redoublés.

Sur le parcours de cette imposante manifestation pas un cri des adversaires sont occupés à ce moment à leurs professions, et ils profitent de l'absence de la police, comme par le emple à St-Jean Baptiste, — pour, au mépris de s règlements municipaux, sortir dans les rues de la ville avec bannières, couronnes d'épines, couronnes et robes blanches, tambours et clairons en tête.

La place et la rue de la Gare sont noires de monde ; la police est mobilisée et exécute un service d'ordre très sévère.

Il est midi moins cinq quand le cortège arrive place de la Gare ; les manifestants stationnent jusqu'à midi 10, heure à laquelle arrive le train de Lille.

Sur les quais, attendant les voyageurs, une délégation du comité exécutif du P. O. et des conseillers municipaux de Roubaix, Roussel, Delory, Moreau, Millet, Rolland, sont arrivés ; on se serre la main et on échange les compliments de bienvenue.

Un incident « Motte »

Dans le même train se trouve le patron millionnaire, défenseur du scandaleux marché à terme, le russophile Eugène Motte, portant sur son costume grisâtre la goutte de sang de la Légion d'honneur, à la boutonnière.

Son arrivée est-elle seulement une simple coïncidence, ou bien est ce une manœuvre ?

Toujours est-il qu'il gagne la sortie avant nos amis.

Reconnu sur la place de la Gare, il est hué, sifflé, les quolibets pleuvent dru sur lui. On entend les cris de : « En Russie. — Marché à terme, — Mo-le-Cosaque, — Mottevers, Chômage ! », etc.

A travers la foule, M. Motte gagne péniblement son luxueux équipage et le cocher blême de terreur, prend vive allure le galop, emportant sous les huées, son maître très pâle, fuyant au milieu d'un éclat de rire général.

Le Parti ouvrier acclamé

Immédiatement après ce départ de l'avocat de la spéculation lainière, nos amis sortent de la gare.

Une forte acclamation de « vive le Parti ouvrier ! » s'élève de toutes parts, les chapeaux s'agitent en l'air, des chants socialistes éclatent, et pendant quelques minutes, le spectacle de cet enthousiasme est vraiment émotionnant.

Aussitôt le cortège se reforme, et se met en marche pour se rendre à l'Hôtel de Ville.

Tout le long de la rue de la Gare, l'Internationale et la Carmagnole sont chantées entre deux pas redoublés, et s'entraînent sont repris par tous les manifestants. C'est réellement imposant.

Devant l'Hôtel de Ville, un cordon d'agents forme un cercle, contenant avec peine une foule considérable qui acclame de toutes parts les représentants de la classe prolétarienne.

Réception à l'Hôtel-de-Ville

Sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, le citoyen Henri Carrette, maire de Roubaix, entouré de ses adjoints, reçoit les orateurs et les membres du Comité exécutif qu'il invite à le suivre dans la salle des fêtes où sont préparés les vins d'honneur.

Le citoyen Moreau prend la parole et dit qu'il se fait un plaisir de présenter ses amis élus et socialistes à l'Administration municipale de Roubaix.

« Comme vous, dit-il, ils ont voué leur vie à cette tâche si grande, si noble, si généreuse, de l'affranchissement des travailleurs ».

L'orateur dit que Roubaix-socialiste a été la première à donner l'exemple à la France ouvrière, et que cet exemple a été puissamment suivi.

« Recevez-les, dit-il, ces élus socialistes ici présents, en camarades qui combattent comme vous pour ce but : la préservation de la société présente, avec persévérance et ténacité, malgré un gouvernement capitaliste et des lois mauvaises et ingrates le chemin qui vous conduira au jour glorieux de la victoire prochaine.

Le peu que nous pouvons obtenir actuellement est déjà quelque chose ; groupons-nous, serrons-nous, nous serons la force, et nous pourrons obtenir beaucoup plus pour l'amélioration du sort des travailleurs.

Le citoyen Carrette répond alors que c'est avec un grand plaisir qu'il reçoit à l'Hôtel de ville de Roubaix les vieux camarades de lutte.

A tous il souhaite la bienvenue et affirme la camaraderie des socialistes roubaisiens tous peuvent compter sur eux et sur leurs concours, comme ils savent qu'ils peuvent compter sur le concours des autres sections, car nous travaillons tous, dit-il, pour la grande œuvre de justice sociale. »

Le Maire de Roubaix lève son verre et déclare qu'il boit au triomphe de l'idée socialiste, au Parti ouvrier. (Vifs applaudissements.)

Le camarade Delory, maire de Lille, dit qu'il lui est difficile de trouver des paroles pour remercier Roubaix socialiste de sa grandiose réception.

« Nos lecteurs, dit-il, ont depuis vingt années, mené tant de lutte, que tout naturellement une confusion s'opère dans les esprits. Quand un militant roubaisien vient à Lille, on le croit volontiers Hilloïs, moi-même, lorsque je suis chez vous, dans votre ville si hospitalière, il m'est difficile de me persuader que je ne sois pas roubaisien.

Votre réception et cette superbe manifestation que nous venons de se dérouler, prouveront à la France ouvrière, et aux partis bourgeois, que dans le Nord tous les cœurs battent à l'unisson, et que dans nos régions, la grande devise « Travailleurs unissez-vous » est réalisée d'une façon imposante.

Le citoyen Holland, délégué du Conseil national, prend à son tour la parole. Il se déclare heureux de pouvoir apporter aux militants roubaisiens, des remerciements du Conseil national, pour l'œuvre de solidarité accomplie récemment en faveur d'un vieux lutteur.

« C'est là, dit l'orateur, une triomphante réponse à ceux qui prétendent que les doctrines marxistes assèchent le cœur ! Vos gros sous ont victorieusement infirmé les dires de nos contempteurs : merci !

Puis le citoyen Roussel, maire d'Ivry-sur-Seine, rappelant ses souvenirs du Nord qu'il voit très heureusement aux vieux comme le « père Roussel » (rires) comme on le disait à tort jadis, comme on le dit hélas à bon droit aujourd'hui, — tenir solide au poste

Tout ce qu'il souhaite, c'est qu'ils vivent encore quelques années, ces vieux, afin de guider les jeunes. Cela est utile, à cette époque, où la classe bourgeoise, qui a tant de besoins, compte tant d'arrivistes ; à cette époque où la bourgeoisie qui se sent atteinte ne veut pas disparaître sans lutte.

« Conquérir les municipalités n'est pas le but, le but, c'est de garantir l'estomac de nos petits ; des générations qui auront à lutter, contre la rapacité sadique de la classe capitaliste, c'est encore de créer et de maintenir le droit à l'existence du vieillard, du vieux travailleur, c'est la solidarité humaine faisant disparaître ces mots honteux de charité et d'aumône, c'est la restitution aux exploités de ce qu'ont enlevé les exploiteurs si bien personnifiés par M. Motte, ce patron capitaliste »

Citoyens de Roubaix, merci de votre accueil et vive la République sociale ! (Appl.)

Millet, maire de Romilly, parlant du socialisme dans l'Est, dit que tous les prolétaires se sont inspirés du grand exemple venu des villes industrielles du Nord, Roubaix et Lille.

Pour lui, la manifestation de ce jour, synthétise la France ouvrière.

L'orateur termine au cri de : « Vive Roubaix ouvrier, socialiste, révolutionnaire. »

Répondant à ces diverses allocutions, le citoyen Carrette remercie les orateurs d'avoir accepté l'invitation que leur adressait le Parti ouvrier roubaisien ; il dit que l'idée socialiste gagne du terrain de jour en jour, et que pareille à un flot impétueux, elle renversera les obstacles et s'étendra sur toute la France ouvrière pour de là rayonner sur le monde entier ; il faut que toutes les bonnes volontés et les énergies socialistes aident à cette œuvre de conquête !

La péroraison du citoyen Carrette est très applaudie.

La réception étant terminée, et le cortège ayant pendant ce temps regagné La Paix, sans qu'aucun incident soit à signaler, chacun va déjeuner.

Les orateurs et quelques amis ont pris leur repas chez M. Benoeloque, au Café de la Bourse

La Conférence

Bien qu'annoncée pour 4 heures, la conférence ne commence guère qu'à 4 h. 1/4 ; la salle est entièrement garnie ; à toutes les places de nombreux camarades se pressent avides d'ouïr la parole socialiste.

En attendant les orateurs, la salle chante divers chants, divers chansons sociales et notamment « Les Processionnards » qui est reprise en chœur par toute l'assistance.

Au moment où les orateurs arrivent sur la scène, une formidable acclamation s'élève : « Vive le Parti ouvrier ». Puis l'Internationale est chantée à pleins gosiers.

Le citoyen Delory, maire de Lille, est nommé président avec comme assesseurs, Henri Carrette et Achil e Lepers, maire et adjoint au maire de Roubaix ; Jules Guesde est nommé président d'honneur de la réunion, à l'unanimité.

Discours de Delory

Delory remercie la section roubaisienne et l'assemblée de l'avoir appelé à l'honneur de présider cette séance qui a un caractère spécial car elle fête les victoires socialistes des 6 et 18 mai dernier.

Il remercie de n'avoir pas oublié le vieux lutteur Jules Guesde, et de lui avoir confié la présidence d'honneur, cela sera doux au cœur de ce vieil apôtre du socialisme.

Delory présente les orateurs à l'assemblée en termes très chaleureux ; son discours est très applaudi.

Discouus de Moreau

Moreau est accueilli par une salve prolongée d'applaudissements, lorsqu'il prend place à la tribune.

Moreau dit qu'il ne faut pas s'endormir sur les lauriers conquis ; la conquête de mai dernier n'est qu'un pas, ce ne ne suffit pas. Il faut maintenant d'occuper des choses du pays, et n'importe de point ce qu'est actuellement la politique générale.

Moreau dit qu'il n'étudiera, lui, que la politique locale, qui intéresse tout particulièrement l'auditoire présent car elle a toujours été dominée par l'industrialisme dont le levier principal siège dans le parti clérical.

Moreau fait l'historique du parti bourgeois républicaen ; il dit que ce parti a négligé de donner à la classe des travailleurs les satisfaction le itimes qu'elle demandait, et qu'alors les travailleurs, voyant que derrière le républicain, il y avait le bourgeois, se sont organisés en parti de classe et sont arrivés enfin, étant le nombre à devenir les maîtres de l'Hôtel de ville, en 1892 affirmant à la face de vieille société, les principes fécondants de l'idée socialiste.

Moreau parle ensuite de la monstrueuse association hybride qui a nom l'union sociale et patriotique, qui a si piteusement échoué en mai dernier dans ses projets réactionnaires ; il fait le procès des auteurs du sectionnement qui ont été à l'inverse d'Ugolin, mangés par leur enfant.

Moreau termine en émettant l'espoir de voir le champ d'action grandir sans cesse, le socialisme gagnant de proche en proche, arrivant enfin à la conquête définitive des pouvoirs publics ; ce sera la gloire du Parti ouvrier.

Discours de Millet

Le maire de Romilly apporte dit-il le salut des socialistes de la région de Paris, aux amis roubaisiens, aux pionniers de la civilisation moderne, aux initiateurs de l'idée socialiste en France.

L'œuvre socialiste est de tous les jours ; ce n'est pas seulement les épisodes électoraux qui doivent nous occuper, c'est encore la conquête des cerveaux qu'il faut gagner pour la grande lutte finale.

Il n'y a que le Parti ouvrier qui puisse intelligemment se vanter d'avoir combattu les militaristes et les cléricaux.

Les derniers sont alliés tout naturels des capitalistes, tous prêts à couvrir leurs crimes et leurs trahisons.

Le Parti ouvrier, dit-il, aux dernières élections, est resté sur le terrain économique sur le terrain de la lutte de classes.

L'orateur dit que les travailleurs constituent une force spéciale, une classe à part et qu'il n'est pas possible d'entraîner la France avec les partis bourgeois, pour la défense d'une République ; il n'y a qu'une République possible, honnête, la République Sociale.

Le Parti ouvrier, seul, peut en créer une, qu'il placera en remplacement de la République des voleurs et des capitalistes.

On ne doit pas s'endormir, dit-il, dans les délices du triomphe ; autrement on se réveillerait, trop souvent, au bruit des fusillades de la Martinique et de Châlon-sur-Saône ! (Applaudissements).

Il faut orienter le Parti ouvrier dans sa vie de libération finale, lorsque tous conscients, auront compris nécessité d'une action commune à cette de la prétendue défense républicaine, ils marcheront tous dans l'idée de la Révolution qui amènera la République sociale à laquelle nous aspirons tous.

Discours de Roussel

Avant de rentrer dans l'ordre du jour, l'orateur salue la population de Roubaix socialiste, au nom des populations ivriennes et du Kremlin, les deux seules communes socialistes de la Seine.

Il remercie au nom de Jules Guesde les roubaisiens socialistes de la marque de sympathie qu'ils ont donnée à ce vaillant qui le nommant président d'honneur de la réunion.

Après les événements de 1871 j'ai été le seul peut être, dit-il, du mouvement corporatif qui marchait à ce té du camarade Jules Guesde, dont l'ascendant si puissant nous galvanisait, de Jules Guesde qui représente le socialisme français en l'honneur du monde international. (Applaudissements.)

L'orateur oppose l'Internationale ouvrière à l'Internationale capitaliste dont Motte rst un sympathique exemple.

Pour la défense des capitaux confiés à sa direction ce patriote sacrifiera l'industrie française au profit de la Russie ou de l'Amérique.

Nous sommes en pleine anarchie de production et les salaires ne sont si minimum aujourd'hui que parce que le patronat ne peut de rendre la fortune publique qu'en affirmant le salariat ; prendre nos soldats pour faire chiens de garde du capitalisme voilà le resultat de la crise sociale, qui amène les fusillades.

La société actuelle est affolée, son seul but est de détacher coupon industriel auquel elle n'a pas droit, puisque la généralité de ses industriels ne travaillent pas, tant uniquement de l'exploitation des travailleurs qu'ils laissent cyniquement crever de faim.

« Notre but actuel, avant d'envisager la triomphante ère de justice sociale, est, dit l'orateur, de voir disparaître du dictionnaire ces mots horribles : charité, aumône ; qui sont la honte de l'humanité (Applaudissements).

Nous estimons que les œuvres de solidarité ne sont qu'une restitution légitime due par la société actuelle aux exploités.

Nous ne voulons pas que les vieux ouvriers et les vieilles ouvrières aillent devant ces épouvantables prêtres — que je déteste parce que cléricaux, et parce que supplétifs du capitalisme — devenant les premiers laquais de la réaction, obligés à l'hypocrisie et au mensonge pour avoir l'aumône d'un morceau de pain.

Hâtons l'avènement du Parti ouvrier, car le meilleur des ... dans les mains des bourgeois, et défendant son pain, serait facilement un assassin du peuple demain.

L'orateur termine son vibrant discours en criant : « Vive le Parti ouvrier ! Vive la Révolution sociale ! » que la salle répète en applaudissant frénétiquement.

Discours de Rolland

Le citoyen Rolland abordant la tribune, dit qu'il apporte à Roubaix socialiste, le salut fraternel et les remerciements du Conseil National du P. O. F.

« Des remerciements, dit-il, parce que sur le terrain strictement socialiste, vous avez vaincu la coalition capitaliste et cléricale qui croyait vous réduire par l'or, par la pression, par la famine.

Votre exemple roubaisien a été fertile dans toute la France ouvrière ; avec votre brochure « Roubaix-socialiste » nous avons fait campagne démontrant aux autres populations ouvrières, aux serfs de la glèbe, aux esclaves du pays, que nous pouvaient faire des socialistes convaincus, circonscrits de leurs droits, avides de faire leur devoir. Et, si, disons nous, Roubaix n'a pu faire plus, c'est parce que la société actuelle avec ses lois étroites, n'a pas encore donné l'autonomie aux communes. »

L'orateur fait alors l'exposé de la politique générale, il parle du ... ; tout en tant qu'il pour donner des gages aux ... convaincus à la défense républicaine, l'a ... exécuté le massacre de ... et ... .

A propos de la haute cour, ... que les socialistes ... devant les tribunaux d'exception qui ... pour servir les ... .

« Nous sommes, dit l'orateur aux prisonniers, qui sont qu'il y a charge d'âme, nous ne voulons pas d'émeutes où coulerait le sang des travailleurs, ni des barricades ; toutes devant les progrès de la civilisation moderne ... nous ne voulons pas cela, nous voulons rester forts, unis, sans trêve, pour nous préparer définitivement à ... pour la Révolution sociale. »

L'orateur dit que pour obtenir la justice égalitaire à laquelle aspire le socialisme, il faut s'emparer des pouvoirs publics afin de chasser l'ignorant pour confier le pouvoir ; alors la balance à faux poids de la magistrature sera mise au rebut ; le clergé dont on fait un épouvantail parce qu'on sait qu'il a mission d'abrutir les masses, aura, lui aussi, disparu.

Le général, a-t-on dit, a sauvé dernièrement la République ; avec quoi, est-ce avec ses bequilles ou ses bonnets de coton ? (Rires).

» La République que nous défendons, dit encore l'orateur, ce n'est pas la république bourgeoise, c'est la république socialiste, c'est le maître, d'où seront exclus les abus, les monopoles, les privilèges

» On vous a voté, il y a deux ans par l'or et la pression, votre siège de député ; vous avez un devoir sacré à accomplir, sans défaillance, travaillez à la reconquérir.

Citoyens, vous préparez cette révolution sociale que nous prépare nous ; vous chasserez la bourgeoisie de ses grasses sinécures, de ses fauteuils, et elle se laissera chasser, parce que le fait que l'armée qui la ... bientôt éclairée, sera pour nous ... ce sont les enfants du peuple qui le composent, ils seront nos alliés, et le vieux monde ne pourra pas lutter plus longtemps contre l'avalanche populaire se précipitant de toute la puissance de ses revendications si sacrées, et qui s'emparera alors de l'outillage de production.

Camarades, unissons une active et ... propagande, gagnons du terrain, cultivons tous les cerveaux, conquérons les pouvoirs publics, et alors nous serons à la veille de la révolution sociale.

La République sera socialiste ou elle mourra ; pour la faire vivre, emparez-vous en et rendez-la socialiste »

Ce discours, prononcé avec chaleur, produit une profonde impression ; une salve d'applaudissements accueille l'orateur qui regagne sa place, chaudement félicité par ses amis.

Le punch

Un punch a été ensuite offert aux orateurs à la *Paix*. Plusieurs discours ont été prononcés et la fête s'est terminée vers 11 h., aux cris répétés de : « Vive le parti ouvrier ! »

---

venir un aujourd'hui même. Il est à vos ordres.

— Qu'on aille le chercher à l'instant ! dit la jeune femme. Je souffre... je meurs...

Savournin courut avertir Bazile, qui se rendit sur le champ chez le docteur.

Vingt minutes après ils arrivaient tous les deux et pénétraient dans la chambre de la duchesse, auprès de qui se tenait le jeune abbé.

Ils n'avaient pas échangé une seule parole.

Les douleurs de la pauvre Gabrielle étaient si violentes, que pendant ces vingt minutes elle n'avait poussé qu'un long cri.

Savournin quitta la chambre, dès que le docteur y pénétra.

— Tu n'as pas prononcé aucun nom ? demanda-t-il à son laquais. Ce médecin ne sait ni qui l'a fait appeler, ni chez qui il se trouve ?

— Il ne sait rien, répondit Bazile.

— Bien. S'il se présente un gentilhomme, tu le prieras d'attendre, tu viendras me prévenir.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur

Le jeune abbé s'assit tranquillement dans un fauteuil et prit dans sa poche un poignard. Après avoir tiré la lame du fourreau, il en examina la pointe avec attention. La lame était large, forte, courte et acérée.

— Parfait ! murmura-t-il.

Et il glissa le poignard dans la poche de son habit, mais ne remit point la lame dans son fourreau.

Il était devenu grave et soucieux, tellement absorbé dans sa rêverie qu'il n'entendait même plus les cris que la jeune femme continuait à pousser.

Près d'une demi-heure se passa ainsi, puis les cris cessèrent.

Il courut vers la porte qu'il entrebâilla.

— Eh bien ? interrogea-t-il sans se montrer.

— Pas encore, répondit le médecin, mais dans une petite heure...

Le jeune abbé revint prendre sa place. Une sueur froide mouillait son front.

Tout à coup la porte du salon qui donnait sur le carré s'ouvrit et Bazile parut.

— Le gentilhomme vient d'arriver, dit-il à voix basse.

— Tu ne lui as pas demandé son nom ?

— Monseigneur ne me l'avait pas dit.

— Bien. Fais entrer, ordonna l'abbé, et rappelle-toi bien ceci : quoi que tu voies, quoi que tu entendes, ne bouge pas, à moins que je ne l'appelle.

Bazile ne broncha pas. Cette recommandation singulière, jointe à celles qu'il avait déjà reçues dans la journée, ne lui arracha pas un geste d'étonnement.

Il alla chercher le gentilhomme et l'introduisit dans le salon où l'attendait son maître.

Le duc était un homme de taille moyenne, âgé de trente ou trente-deux ans, au visage couvert, dont une épaisse moustache noire ombrageait la lèvre. Ses allures étaient vives et décidées, son caractère un peu brusque, sa loyauté proverbiale.

Incapable de cacher les impressions qu'il ressentait, il manifesta une vive surprise quand il se trouva en face de Savournin.

— Comment ! c'est vous, l'abbé ! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur le duc, ne vous en déplaise.

— Et par quel hasard êtes-vous ici ? Comment ma femme elle-même se trouve-t-elle dans ce magnifique hôtel ?

— Vous le demandez ? fit le jeune abbé. Quoi ! vous donnez rendez-vous à Paris à Mme la duchesse et vous ne songez même pas à lui assurer un logement ! Vous la forcez de descendre dans un horrible taudis, ou elle serait morte de tristesse et d'isolement !

— Eh ! pouvais-je faire autrement ? J'étais à Lille.

— Il fallait envoyer quelqu'un, me faire prévenir, au moins.

— Bah ! pour cinq ou six jours que la duchesse aurait passé dans cette chambre, elle n'en serait pas morte. J'y ai bien vécu trois ans, moi, quand j'étais capitaine.

— Oui, mais vous êtes colonel, à présent, et si vous revoyiez cette horrible chambre, vous n'y resteriez pas une heure.

— Soit, n'en parlons plus ; mais qui lui a donné l'excellente idée de venir s'installer ici ?

— Moi, monsieur le duc.

— Vous ? fit le colonel avec un visible sentiment de défiance. Vous saviez donc que votre cousine était à Paris ?

— Elle me l'a fait savoir hier par un billet, en me donnant l'adresse de l'hôtel où vous lui aviez donné rendez-vous. Or, comme elle était seule, puisque sa femme de chambre est tombée malade deux jours avant son départ ; comme il me répugnait de lui voir habiter la chambre horrible dans laquelle elle était confinée, j'ai loué cet hôtel à une dame de mes amies, j'y ai amené Gabrielle, et je me suis mis à sa disposition, ainsi que mon domestique, jusqu'à ce que vous ayez pris vos mesures pour lui trouver un appartement convenable.

— Vous avez fait cela, vous ! fit le duc avec incrédulité.

— Oui, monsieur. Cela vous étonne ?

— Un peu, je ne vous le cache pas